

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : Colette REYNAUD
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (1^{er})
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an



Que dans la fraîcheur du matin
Le calice entr'ouvert
Soit noyé de rosée
Que l'abeille s'y grise
Dans les midis vibrants
Mais ne la cueille
Ô Mort
Que lorsque épanouie
Elle aura tout donné
En parfum et couleur

(Illustration de Lucien Jacques).

SOMMAIRE

Le Départ	Louise BODIN
Un beau procès	Georges YVETOT
Propos	ERMENONVILLE
Pa Paix des Dames	} Henriette SAURET
Asile de Vieillards	
Je crois	
Sur une mort	Lucien JACQUES
Appel aux amis	LA VOIX DES FEMMES

Le Départ

Aux mères, à toutes les mères des enfants de la classe 19.

Parlerons-nous cette semaine du conte des trois Comtes — car nous sommes ici dans le plus grand monde : diplomates de l'ancien régime, silences aristocratiques et mensonges distingués. Il s'agit du sort des peuples et du triomphe des démocraties. On ne saurait mieux faire que de les assurer par l'entremise de grands seigneurs dont la couronne ouverte ou fermée remplace la valeur intellectuelle.

Rechercherons-nous pourquoi les comtes et les évêques sont autorisés à se rencontrer par notre République et pourquoi cela est interdit aux socialistes ?

Parlerons-nous de ce qu'on a appelé le coup de théâtre Bolo probablement parce que tout dans cette affaire paraît machiné comme à l'Ambigu ?

Comme nous sommes résolument hostiles à la peine de mort, nous nous félicitons que Bolo ait pu faire remettre son exécution et nous nous permettons de souhaiter que, tant tués que blessés, il n'y ait personne de mort.

Non, nous ne parlerons ni des comtes, ni du Pacha.

Toutes ces agitations, ces intrigues cousues de fil blanc, ces manigances et manœuvres de la politique intérieure et extérieure ; tous ces pantins dont les ficelles sont tirées par d'autres pantins au gré d'intérêts ou de raisons plus ou moins avouables, tout cela nous apparaît comme stérile, misérable — et méprisable.

Il est un fait dont personne ne parle, il est un événement qui n'a pas l'honneur d'émouvoir les grands journalistes, ou les journalistes des grands journaux et, par eux, l'opinion publique. Mais n'est-il pas tout naturel, cet événement, n'est-il pas dans nos habitudes, la coupe annuelle dans les plus jeunes de nos rangs n'est-elle pas toute simple — et la vie, n'est-ce pas, n'en continue pas moins ?

Mais les femmes, les mères ne peuvent penser à autre chose.

Voici trois ans et demi que se rapproche l'abîme dans lequel il va falloir tomber. On riait de moi lorsque je regardais mon fils avec angoisse, lorsque j'avais la terreur de la fuite inexorable des saisons, lorsque je me laissais aller à exprimer mes tourments. Mais ceux qui ne veulent pas se laisser entamer dans leur quiétude égoïste, ceux qui ont peur de s'émouvoir des émotions des autres, ceux-là rient toujours et trouvent des mots pour flétrir des angoisses qui les gênent.

Allons donc ! comment croire qu'un pareil cataclysme, qu'une pareille révolution humaine, qu'un pareil déchainement de toutes les forces de haine, qu'un pareil conflit des nations, des races et des peuples, que le heurt de deux mondes, l'un qui veut naître et l'autre qui ne veut pas mourir, pourraient s'apaiser, se résoudre et finir en quelques mois ! Comment espérer qu'un homme serait suffisamment grand dans la force, la noblesse et la bonté pour dominer l'océan tumultueux qui roule des millions de cadavres dans des abîmes de sang ?

Le moment est venu. C'est le tour des petits de la classe 19. Ils sont encore tendres comme de jeunes arbres. Ils ont encore un visage de fille. Et voici que s'avance la nouvelle théorie des mères douloureuses. Voici que les mères de 1918 se dirigent vers la foule des mères aux visages tragiques, aux cheveux blanchis, aux yeux brûlés de larmes derrière des voiles noirs. Elles se mêlent à celles qui sont et leur exemple et leur effroi. Toutes, elles sont désignées pour l'angoisse, pour la lente agonie des espoirs et des désespoirs. Lesquelles sont marquées pour la douleur définitive qui les suivra, compagnie inséparable, jusqu'à la tombe ?

Sans doute, le petit est encore là, le petit, celui qu'on portait dans ses flancs il y a dix-neuf ans, tout de suite extasiée de béatitude après les tortures de l'enfantement ; celui pour lequel on a fait tous les rêves de bonheur tandis qu'on l'allaitait et que son œil bleuâtre apprenait, sans le voir, le regard de sa mère.

Oui, il est encore là, mais les jours passent, impitoyables.

Le cri, le cri animal de la femelle à qui on arrache son petit, la protestation de toute la chair, l'instinct de défense et de protection, il va falloir les bâillonner sur sa bouche, il va falloir se laisser lier les mains, se laisser attacher au poteau et là, ligottée, désarmée, on recevra en plein cœur, toutes les flèches qui déchirent et font saigner.

CENSURE

CENSURE

Et puis, n'est-ce pas, pour commencer, il y a autre chose. Il y a l'inconnu de la caserne — ce qu'on appelle le dépôt — les promiscuités dangereuses, le pêle-mêle des bons et des mauvais,

et les entraînements, et les femmes, et l'amour dans ce qu'il a de plus brutal et de plus vulgaire.

Une mère ne peut pas ne pas penser à cela. Ah ! que se moquent encore ceux pour qui ces questions sont sujet de gaucheries et de plaisanteries gaillardes, mais, avant leur vie, c'est la santé morale et physique de ces enfants qui est en jeu et on sait de quelles dépravations et de quelles contaminations la guerre est responsable.

Maintenant, lorsqu'on se réveille en proie au tourment subconscient de la quotidienne tuerie, on se réfugie dans l'égoïste pensée qu'il est encore là, qu'il dort à l'abri de la maison paternelle, mais les jours passent. Aucune puissance humaine ne peut les arrêter, aucune puissance humaine ne peut empêcher leur défilé vertigineusement rapide. Et voici bien longtemps que le ciel est « muet, aveugle et sourd au cri des créatures ».

Que viennent-ils nous parler de comtes et de pachas, diplo-

CENSURE

victime innocente, sacrifiée à des dieux qui ont soif, c'est toi et tous tes frères de la classe 19 devant lesquels on devrait s'incliner, pour l'amour desquels on devrait se taire.

Louise BODIN.

P.-S. — J'ai reçu cette lettre. Je la publie en partie, parce qu'elle est belle dans sa simplicité et dans sa sincérité ; parce qu'elle est pour toute la Voix des Femmes un encouragement, un réconfort — et un espoir.

Chère camarade,

Lecteur assidu de la Voix des Femmes, militant du Syndicat de N..., de la Fédération des Cheminots, féministe convaincu, j'ai, avec le concours de quelques camarades, entrepris de faire l'éducation des femmes de ma classe, pour les aider à conquérir leur émancipation.

Nous avons réussi à amener un grand nombre d'entre elles au syndicat, nous leur avons fait quelques petites causeries sur le féminisme. Nous les avons engagées à lire la Voix des Femmes.

Mais il vient de se fonder dans notre ville une ligue pour le suffrage des femmes... Nous avons conçu nous, ouvriers, pères de famille, de fonder à côté une société pour la défense des Droits de la Femme. C'est-à-dire que nous voulons grouper toutes les ouvrières ou le plus grand nombre possible pour la défense de leurs droits, de tous leurs droits, le suffrage compris.

Notre idée est-elle bonne ? Vous me le direz, je l'espère... Mais en tout cas, je viens faire appel à votre concours...

Je vous demanderai donc de vouloir bien me renseigner, m'expliquer dans quelles conditions je peux faire aboutir notre projet. Quelles sont les formes de ces sortes de sociétés, leurs statuts, leurs buts, enfin tous renseignements utiles pour la réalisation de notre idéal : l'émancipation de la Femme, condition nécessaire à l'émancipation des travailleurs.

Sachant qu'à la Voix des Femmes on n'est pas riche, je ne crois pas vous faire injure en mettant un timbre pour la réponse. Si j'ai mal agi, vous m'en excuserez. Je ne veux pas encore effaroucher mes compagnes, mais dès que je le pourrai faire, j'ouvrirai une souscription en faveur de votre journal.

Merci d'avance du dévoué concours que vous ne manquerez pas de nous prêter. Recevez, chère camarade, etc...

GASTON C... (N.)

— J'ai été enchantée que Mairaine Rause, dans le Journal du Peuple, traite comme elle le mérite la perfidie avec laquelle les féministes dévouées à la cause du suffrage intégral ont été accusées de maximalisme — ce mot étant, dans l'intention de celle qui l'a employé, destiné à compromettre tout un groupe féministe et socialiste.

UN BEAU PROCÈS

TROIS ANS DE PRISON...

...Mais avec sursis... Tant mieux !

Voilà donc la conclusion de l'affaire Hélène Brion.

Néanmoins, le procès fut de très bonne tenue et suivi passionnément par une nombreuse élite de femmes et d'hommes du Peuple qui travaille et qui pense.

**

On se souviendra des épisodes, tantôt émus, tantôt réconfortants pour nous, qui illustrèrent ce procès.

Ce fut d'abord un défilé d'amies, de parentes et de connaissances sympathiques à l'accusée. Parmi celles-ci, une cousine déclara :

« Hélène Brion, dit-elle, es la fille d'un officier sorti de Saint-Cyr, qui a combattu en 1870. Originaire de Metz, elle ne peut être qu'une bonne Française. »

« Je remercie ma cousine de m'avoir gardé son affection, alors que tant de gens ont aboyé après moi », répond l'accusée très émue.

Des témoignages de moralité, il n'en était guère besoin, car l'accusation elle-même n'a fait la moindre allusion désobligeante à la vie privée de cette excellente militante, de cette institutrice correcte et dévouée. Une atmosphère de respect entourait l'accusée.

Aussi les témoignages les plus importants furent-ils tous des témoignages d'unanime admiration pour Hélène Brion et des souhaits sincères d'acquiescement. C'est d'abord Paul Brulat.

Le bon écrivain, l'honnête travailleur de la pensée, qu'est le sincère républicain, le journaliste propre. L'auteur de la Gangue, de la Faiseuse de Gloire et de tant d'autres romans où les idées généreuses, les rêves d'avenir meilleur pour tous les humains et de franche critique des mœurs égoïstes du monde actuel, déposa très simplement comme témoin d'opinion.

« Je sais, dit-il, qu'Hélène Brion a manifesté une véhémence indignation lorsque les Allemands ont envahi la Belgique.

« Sans doute, elle est pacifiste. Mais où est son « défaitisme » ? Et quelle est cette équivoque ? Croit-on, par hasard, qu'il puisse y avoir un Français capable de souhaiter l'abaissement de son pays ?

« Pour ma part, je suis de ceux qui souhaitent que l'union sacrée, qui n'a été jusqu'ici qu'une chimère, devienne une réalité. Hélène Brion représente, à cette heure, la liberté de conscience, et je souhaite qu'elle soit acquittée. »

Ei il se retira.

**

On appela ensuite un autre témoin, Jean Longuet, député. Le socialiste et avocat Jean Longuet, directeur politique du

vaillant organe des socialistes minoritaires, apparaît et son témoignage fut une plaidoirie désintéressée montant directement du cœur aux lèvres en accents de franche fraternité pour Hélène Brion, qu'il déclara connaître depuis longtemps :

« Hélène Brion est de celles qui font honneur à l'enseignement et au parti socialiste. Elle est ce qu'on appelle une minoritaire. C'est un peu amphibologique, car aujourd'hui les minoritaires sont les majoritaires dans le parti.

« Elle a les idées de trente ou quarante membres du Parlement qui pourraient être ici. Ce sont celles, par exemple, de mon collègue et ami Bouisson, haut-commissaire à la marine.

« S'il y a des êtres indignes, capables de faire le jeu de l'ennemi, on ne les trouvera pas parmi nous. Hélène Brion, par son caractère et sa psychologie, est une bonne Française. »

— Merci ! crie l'accusée, très émue.

« Ce procès est un anachronisme, car les idées qu'il suppose ont été dépassées par le torrent des événements.

« Réfléchissez, messieurs. La sympathie très grande de beaucoup d'organisations ouvrières accompagne Hélène Brion. Dans le moment présent, toute mesure qui paraîtrait frapper ceux, très nombreux, qui pensent comme elle, serait une mesure de division nationale.

« Personne, actuellement, en France, ne désire une paix sous la botte de l'impérialisme allemand. Dans l'intérêt du pays, vous renverrez Hélène Brion aux petits enfants qu'elle soigne et élève. »

Ainsi, comme un mot d'ordre, en paroles diverses, ce fut la même pensée qui anima chaque témoin.

Comme une tactique unique, chacun d'eux déposa un hommage de sympathie et d'admiration et formula le vœu raisonnable d'un acquittement.

Après l'écrivain, après l'avocat, ce fut au savant de rendre hommage à la liberté d'opinion outragée en la personne d'Hélène Brion.

L'explorateur fameux, le savant vénéré, Etienne Richet s'approcha de la barre quelques secondes après l'appel de son nom.

L'assistance, de plus en plus attentive, écouta le nouveau témoin, qui fit grande sensation.

M. Etienne Richet déclara :

« Je ne connais pas Mlle Brion, et je n'appartiens à aucun groupe politique. Si je me suis fait un devoir de répondre à l'appel de la défense, c'est que j'ai, à la fois, le respect de la liberté d'opinion et l'horreur de l'arbitraire.

« Permettez-moi de vous dire, en quelques mots — à l'heure précise où l'union de tous les Français me semble si nécessaire au salut de la Patrie, — que je ne vois pas très clairement ce que la canaille exterministe du *Matin* appelle « son œuvre défaitiste ».

« Eh bien ! laissez-moi penser, messieurs, en patriote qui a servi son pays pendant vingt ans, sur les routes d'Afrique et d'Asie, et qui a fait son devoir comme vous tous, au cours de cette guerre, qu'il y a ici disproportion absolue entre la cause et les effets, et que, dans ce pays, qui était jadis celui de la mesure et du bon sens, tous les indépendants sont froissés de voir une de leurs compatriotes, une femme de leur sang et de leur race, arrêtée, puis embastillée pour des fautes commises par autrui.

Je ne peux m'empêcher, messieurs, d'évoquer dans cette

enceinte le souvenir d'un procès qui, pour dater d'un siècle, n'en est pas moins d'une actualité brûlante. En 1815, deux hommes, dont on conserve pieusement le souvenir dans ma famille, deux généraux républicains, deux frères : César et Constantin Fauché, étaient arrêtés, condamnés par ordre et fusillés.

« De même que l'assassinat du duc d'Enghien pèse lourdement sur la mémoire de Napoléon I^{er}, les sang des Jumeaux de la Réole, injustement répandu, marque d'une trace ineffaçable l'histoire de la Restauration.

« Si j'avais, messieurs, l'honneur redoutable de siéger aujourd'hui parmi vous, j'évoquerais aussi une affaire plus récente, et, afin de ne pas marquer d'un second point noir l'histoire judiciaire de la troisième République, j'acquitterais Mlle Hélène Brion. »

Cette belle déclaration, que je voudrais pouvoir reproduire ici en son entier ainsi que toutes les autres, valut au courageux témoin cette belle parole du président du Conseil de guerre, qui n'était vraiment pas pour l'Affaire Brion celui de l'Affaire Dreyfus :

« Monsieur Richet, je vous félicite de la noblesse de vos sentiments. »

D'autres témoins encore ont passé que je suis obligé, bien à regret, de passer sous silence pour abréger.

Pourtant, laissez-moi reproduire la déposition du vénérable vieillard tout dévoué aux idées d'avant-garde.

Ancien professeur à l'Ecole polytechnique, le « père » Laisant, une fois de plus, apporte sa voix de savant, d'honnête homme, à la modeste institutrice, à l'honnête propagandiste Hélène Brion.

Très émouvante fut cette déposition et je suis ennuyé de ne pouvoir que la résumer comme le firent eux-mêmes d'autres journaux.

Aux diverses questions posées, M. Laisant répondit :

« Quand le feu est dans la maison... je cours aux pompes. »

« Ce sont les gens qui ne font pas la guerre qui l'aiment. »

« Les brochures ?... Il faut les lire, les comprendre d'abord. Leur origine ? Il faudrait remonter très haut... au moins jusqu'à Iéna. »

« L'effet moral d'un tel procès, croyez-moi, sera le contraire de celui qu'on a cherché. »

« Sur la paix ?... C'est telle que la veut le président Wilson. »

Et, sur une dernière question du président, le « père » Laisant répondit spontanément :

« Voulez-vous me permettre de serrer la main d'Hélène Brion ? »

Cela fut dit, cela fut fait si simplement que l'assistance émue se contenta pour ne pas se laisser aller à une trop enthousiaste manifestation de sympathie. Ce fut tout.

Le langage, l'allure de ce bon et brave vieillard fut pour beaucoup une belle évocation du grand pacifiste Tolstoï.

Un tel rapprochement n'est nullement déplacé en cette circonstance : Hélène Brion est une petite fille de Tolstoï.

On entendit d'autres témoins encore.

Je voudrais citer les dépositions de Marguerite Durand, ancienne directrice de la *Fronde*, qui fit une apologie du féminisme.

Mais j'aime mieux vous déclarer que parmi toutes les fem-

mes qui ont déposé celle qui mérite, avec Séverine, dont je vais parler, de retenir votre attention, c'est Madeleine Vernet.

C'est une sœur intellectuelle d'Hélène Brion. C'est son aînée, mais comme elle l'aime et comme elle la connaît ! Ensemble, elles ont lutté pour maintenir une œuvre excessivement intéressante : l'*Avenir Social* d'Epône.

Pour mieux comprendre tout le bien que Madeleine Vernet pouvait dire d'Hélène Brion il faudrait reproduire ici la très belle brochure écrite par Madeleine Vernet sur sa chère grande amie, sa jeune sœur d'idée.

Ce qu'il eût fallu, c'est le spectacle de tous les petits bras et de toutes les mignonnes frimousses qui se tendaient vers Hélène Brion quand celle-ci apparaissait en dehors de son temps de classe au milieu de tous les enfants recueillis par la grande sœur Madeleine, grande sœur par le cœur et par la raison.

Le souhait de tous, à ce moment, eût été qu'on laissât de suite partir Hélène avec Madeleine vers les pauvres petits enfants de l'Orphelinat d'Epône... Maintenant, c'est fait et je m'en réjouis comme vous, lectrices et lecteurs.

Enfin, il faut bien que je termine et je ne peux mieux le faire qu'en reproduisant, dans la mesure du possible, la déposition d'une femme que tout le monde aime, respecte, admire ou vénère, la chère et vénérable « maman » de tous ceux que frappent la misère et l'injustice du sort ou des hommes.

Vous l'avez compris, je veux ainsi désigner Séverine.

C'est toute entière que je voudrais vous reproduire ici son éloquente déposition. Je ne le puis, mais vous en aurez au moins l'essentiel. Voici ce que disait de cette déposition le *Journal du Peuple* :

« Et c'est alors que l'on introduit notre éminente collaboratrice Séverine.

« Sa déposition magistrale enthousiasmera l'assistance et produira un grand effet sur les membres du Conseil. Dès les premières déclarations de notre vaillante amie, le lieutenant Mornet, le capitaine Bouchardon, le commandant Jullien, le colonel Voyes viennent l'entendre, plaçant, selon ses propres termes, la cause de la *Justice complète* et de la *liberté toute nue*.

« Tout d'abord Séverine déclare :

« — Il n'y a pas de défaitiste en France, je proteste avec indignation contre ce qualificatif dont des gens qui ne pensent pas comme nous nous ont affublés.

« Quant à Hélène Brion, je ne l'ai vue qu'une fois, c'était à un anniversaire de la Commune, elle parlait, je la regardais, elle me parut intelligente. Ce qu'elle a pu dire ce jour-là, je ne m'en souviens pas. Seulement, comme je suis journaliste, et que je n'entends parler que des choses et des gens que je connais bien, j'ai étudié la vie d'Hélène Brion. Après avoir étudié sa vie, j'ai pris Hélène Brion en haute estime. Elle m'a rappelé une autre femme qui, elle aussi, a été poursuivie par la justice de son pays et à propos de laquelle je voudrais pouvoir vous lire un article de M. Clemenceau où il déclare que c'était une femme au grand cœur... Hélène Brion m'a rappelé cette femme : Hélène Brion, c'est Louise Michel, qui a maintenant sa statue à Montmartre. »

« Et Séverine entre maintenant dans le vif du débat :

« — On poursuit cette femme pour les lettres qu'elle a reçues, non pour celles qu'elle a écrites.

« On la poursuit pour avoir diffusé des brochures. Pourquoi n'en poursuit-on pas les auteurs ?

« *Le commissaire du gouvernement*. — Madame, si vous les connaissez, dites-nous leurs noms.

« Séverine (Vibrante, fixant bien son interrupteur). — Je ne les connais pas, si je les connaissais, je ne vous les dirais pas, car je n'ai pas envie de finir ma carrière de journaliste à Berne, avec une croix de la Légion d'honneur gagnée à faire des rapports de police.

« — Vous connaissez cependant les éditeurs ?

« — Parbleu ! c'est écrit sur la brochure même ! C'est la Confédération Générale du Travail. Vous ne la poursuivez pas, d'abord parce qu'elle est puissante, ensuite parce que vous avez besoin d'elle, alors vous vous êtes rejetés sur une faible femme. »

« La discussion semble devoir s'envenimer. Heureusement, très maîtresse d'elle-même, Séverine, avec un à-propos charmant sait répondre aux questions du président et du commissaire du gouvernement. Elle sollicite maintenant la permission de lire quelques extraits d'un livre qui, pour être à couverture jaune, n'a pas trait à la politique étrangère.

« Il s'agit de la *Justice Militaire*, dont M. Georges Clemenceau est l'auteur.

« Quand Séverine a achevé cette lecture édifiante, le commissaire du gouvernement lui demande :

« — Qu'en concluez-vous ?

« — J'en conclus que c'est peut-être parce qu'elle a lu ce livre qu'Hélène Brion est là ! »

« A sa sortie de la salle d'audience, la foule a chaleureusement acclamé notre grande amie. »

Je pourrais maintenant vous dire : la suite au prochain numéro.

Mais à quoi bon ?

Vous avez maintenant dans notre organe, la *Voix des Femmes*, un souvenir de ce beau procès sur lequel il me serait facile et agréable de faire bien des commentaires si cela m'était possible en ce moment... Mais, Anastasie veille sur nous.

Pourtant un tel procès ne reste pas sans résultats. Les idées ne ralentissent pas leur marche.

Nous saurons bien épinglez les résultats ; nous saurons les noter en temps voulu, au moment convenable, au profit de l'humanité elle-même.

Quoi qu'il en soit, Hélène Brion, sans forfanterie, mais avec la fierté d'une conscience droite, a su revendiquer ses idées et imposer à tous le respect qu'on doit à toute opinion sincère, à tout individu convaincu.

Quant à moi, qui ai tant de fois passé par où vient de passer Hélène Brion, je me suis fait un devoir et un bonheur de lui manifester ici, avec vous, toute mon admiration respectueuse, toute ma fraternelle amitié.

Hélène Brion ne profitera pas du bruit répandu sur son nom pour briguer la faveur d'une popularité malsaine que d'autres ambitionnent tant sans rien risquer.

Hélène Brion sortie de prison restera ce qu'elle fut avant d'y entrer et augmentera ainsi le nombre de ceux qui ont passé par là avant elle et sont restés modestes et propres, sans peur et sans reproches, devant leur conscience de militants.

Georges YVETOT.

La Paix des Dames

Marguerite d'Autriche et Louise de Savoie,
Voyant guerre sans fin abimer leurs Etats,
S'en vinrent à Cambrai, sans escorte et sans soies
Pour fémininement résoudre les débats.

Ne se regardant pas comme des ennemies,
Considérant d'abord la grand'douleur humaine
Au-dessus des partis et des stériles haines,
Ces deux femmes furent unies.

Sans doute ensemble elles pleurèrent
Sur tant de tués vainement,
Et maudirent l'entêtement
De ceux que la rancune altère.

Dans la loyauté de leurs âmes,
Calmement discutant les choses,
Elles établirent les clauses
De la charmante Paix des Dames.

Il me plaît, cet accord raisonnable et galant.
Eh, qui donc aujourd'hui aurait cette sagesse ?
Qui renouvellerait le geste intelligent
Que vous fîtes jadis, ô profondes princesses ?

Asile de Vieillards

Parmi les gens sortant du train à flots pressés,
Ils sinaient comme une espèce de sillage
Sombre et lent. Un à un je les examinai
Avec étonnement. Étaient-ce des visages,
Au centre des bonnets, au fond des chapeaux noirs,
Ces chiffons, ces petits tas gris, ces peaux froissées ?
Que ces vieux étaient vieux ! Impossible de voir
Rien de plus vieux. Dans leurs regards, nulle pensée
C'étaient absolument des déchets, des débris
Qu'on tire de leur boîte et qu'on hisse, ahuris.
Pleines de soins menus, quelques religieuses
Menaient le défilé de ces formes peureuses,
Et, fourbus, les vieillards s'accrochaient à leurs bras.
Le troupeau grimaçant s'avancait pas à pas.
La foule chuchotait : « C'est ceux de Saint-Christophe !
C'est l'asile... on leur évita la catastrophe
En les faisant partir en hâte, pauvres gens !
Ce petit vieux bossu qui tremble... il a cent ans...
Celui-ci est aveugle et celui-là radote,
Ce troisième est sourd-muet... cette vieille qu'on porte
Elle est paralysée... On les a tous sauvés !
Quel sang-froid il fallut et quelle autorité !
C'est superbe ! Les sœurs sont vraiment héroïques !
Et chacun s'extasie en termes emphatiques.
Lors la supérieure, avec un peu d'orgueil,
Détaille l'aventure aux multiples écueils :
« J'en avais dix couchés, dont quatre assez malades ;
Les habitants s'étaient enfuis. La canonnade
Brisait les carreaux du dortoir. Il nous fallait
Partir en moins d'une heure. Ah ! je n'ai pas trainé ! »
Qu'elle fut entêtée, adroite, volontaire,
Pour voler à la mort, ces branlantes misères !
Elle est noire ainsi qu'eux, noire, du col aux pieds.

Ce qui la fait pourtant se différencier,
C'est sa taille, à côté des échine tordues,
Très droite. Dans le creux de sa coiffe tendue,
Son masque apparaît blanc et presque lumineux
Par opposition aux sombres traits des vieux.
Mais cette froide égide à la suite navrante,
Cette sœur aux vieillards, est-elle bien vivante ?
Guidant pompeusement son cortège infernal
Comme s'il s'agissait d'un cérémonial,
Elle se dit, sereine et non sans importance :
« Ils sont au port enfin, grâce à la Providence...
Merci mon Dieu ! » C'est en effet un grand bonheur
Qu'on ait mis à l'abri ceux-là, ma bonne sœur !
Ils vont continuer leurs minutes stériles,
Ils dureront, les vieux encombrants, inutiles,
A leur aise, ils pourront végéter.

Cependant,

On jette sous l'obus les radioux enfants.

Septembre 1914.

Je Crois

O profanation ! Le sol n'est à présent
Qu'une lice de haine, une arène à massacres,
L'homme, un fabricant obstiné de néant,
Déchu de sa grandeur, oublieux de ses sacres.

Honte, férocité, envie, abjection,
Ainsi que des bandits pendant une algarade,
Profitant des hoquets et des convulsions,
Se disputent le lit de l'univers malade.

On vit parmi cela. Et l'on semble accepter.
Le chercheur de beauté, l'amoureux de la terre,
Regarde le désastre... un moment hébété.
Mais bientôt il se lève en s'écriant : Arrière,
Vision misérable, outrage à ta lumière !

Je ne veux pas de toi ! Je te chasse ! Et je crois,
Je te crois ! Dresse tes seins sous ta rose tunique,
O ma claire, ô ma nette, ô ma lucide foi !
On te bâillonne, mais ton chant reste identique,
On te bande les yeux, mais quand même tu vois.

On blesse, on tue, on abime les êtres ?
Je crois à la santé, à la jeunesse en fête !
On gâche les moissons, les jardins, les forêts ?
Je crois à la prospérité.

On éteint les esprits, les essors, les génies ?
Je crois au pouvoir des cerveaux,
On méprise l'œuvre de vie ?
Je crois à l'art, je crois à ses calmes héros.

Du malheur, du dégoût, les âmes sont les proies ?
Sur les fronts nivelés, comme un déluge noir,
Pleuvent la froide adversité, le désespoir ?

Je crois au rire, au rêve, à l'amour, à la joie !

Henriette SAURET.

(Les Forces Détournées).

PROPOS

Mon ami Georges Pioch écrivait récemment : « Nous devons proclamer que le Progrès nous a rejetés, par les excès les plus illustres de la civilisation, au Cannibale, frère cadet du Singe... La sauvagerie qui peuple aujourd'hui les batailles est armée de toutes les magies de la science. Sommes-nous, pour cela, moins des sauvages ? Et ne peut-on craindre que l'avenir, s'il sait rompre avec nos gloires, ne découvre en nous le Sursauvage ? » (*Franchise*, 7 avril.) Et quelques jours avant, dans la *Vérité*, M. Gustave Rouanet constatait avec quelque amertume que l'opinion publique et sa pourvoyeuse falsificatrice, la grande presse, en déshonorant des citoyens avant tout jugement, et même toute information, dépouillait en fait de garanties dont on jouissait autrefois, même au temps de la Bastille. — Tout cela n'est que trop vrai. Et voilà le Progrès !

Dans une réunion où j'étais, je me vis traiter d'affreux partisan de l'obscurantisme, et d'autres mots encore, parce que j'avais émis cette conviction que parmi les différents stades de la période historique moderne, c'était sous Louis XV que les Français avaient été le plus heureux. Je me vois obligé de maintenir ici cette assertion fondée. Et sans recourir au mot désabusé et sincère de Talleyrand : « Celui qui n'a pas vécu avant la Révolution, ne connaît pas la douceur de vivre ! » Ni surtout sans me servir de la comparaison des temps actuels, ce qui, vraiment, me donnerait trop beau jeu ! Mais il suffit de lire les mémoires du XVIII^e siècle ou les *Confessions* de Rousseau, ou Marmontel, ou même la *Correspondance* de Grimm, sans parler de la trop amoureuse Madame d'Épinay, pour éprouver, avec la puissante envie de vivre, l'amer désespoir de ne le pouvoir jamais plus ! C'est que, malheureusement, la Révolution ne s'arrête pas à 89, ni même à l'an II comme le voudrait faire croire M. Aulard ; mais que, suivant une autre parole de M. Pioch, elle a accouché d'un monstre : Napoléon. Or, Napoléon, c'est la société contemporaine ; et c'est l'organisation où l'Europe aboutit.

Je crois que la Science et le Progrès, dont nous avons fait des entités et des entéléchies, sont comme de sombres gouffres dont nous sommes en train de mesurer la profondeur sans savoir où nous nous arrêterons. Rousseau avait mis en garde contre ces farces funestes dans le *Discours sur l'inégalité* et dans l'*Emile* ; mais il faut y ajouter infiniment. Grégoire XVI l'a tenté dans sa bulle *Mirari vos...* « Y a-t-il une plus grande charlatannerie que de mettre des mots à la place des choses ? » demande Voltaire. Le mal social, c'est l'abstractivisme.

Un excellent ami à moi, garçon tout à fait remarquable, mais pauvre d'argent, est mort il y a quelques années dans un hôpital de Paris, et ce n'est pas la maladie qu'il avait qui l'a tué ! A cette occasion il m'a été donné de constater que c'était une malchance pour un malade d'entrer en convalescence à l'automne. Grâce au chauffage (dit à radiateurs, je crois) adopté maintenant, l'air des salles n'est plus renouvelé et les malades s'appauvrissent le sang dans le temps où ils ont besoin de se l'enrichir ! Alors que l'ancien chauffage, par calorifère à air chaud, amenait constamment un air pris au dehors.

L'homme paraît ne pas savoir qu'il respire. Vous avez, dans les convois funèbres du Métro, des cercueils collectifs singulièrement hermétiques, — sur la ligne Nord-Etoile en particulier. Les voyageurs semblent vouloir, pour plus de sûreté d'intoxication, éviter avec soin d'ouvrir les minuscules vasistas qui les pourtouraient. Quant aux femmes employées qui séjournent dans ce bouillon de culture !... Toutefois, dans les grands tirages, vous avez des pions qui tartinent sur la régénération de la race. Tu parles !...

Il y a eu des époques, — que nous qualifions de barbares — où l'homme, instinctivement, se serait refusé à des empaquetages... toujours à mieux. Les assemblées avaient lieu en plein air. Le progrès a changé ces errements. Lorsque Rousseau a dit : « L'haleine de l'homme est mortelle à son semblable ; cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré », il a formulé un axiome de saine physiologie. Contemplez une salle de spectacle, une Académie un jour de réception, une assemblée parlementaire, un endroit où des milliers de personnes sont entassées : ces êtres réunis ne savent pas qu'ils respirent ! On comprend le désordre mental qu'une telle incurie suppose ou entraîne ! Que voulez-vous attendre de législateurs qui croupissent dans cette obnubilation ? Leurs maisons n'ont même pas de fenêtres. Quel symbole ! Ces avortons se vengeront de la Vie en disposant de ceux dont les poumons n'ont jamais bu que l'air vivifiant des campagnes !

Vous avez voyagé sur les lignes de banlieue dans ces compartiments exigus où pourtant douze ou quinze de nos semblables parviennent à s'empiler. Si c'est en hiver, ou même en demi-saison, ils tiennent leur boîte parfaitement close ; or, il n'y a pas d'air pour un seul ! Ils lisent le *Matin* : l'intoxication morale parachève l'autre. Pourtant, ces commis, ces dactylographes, se targuent d'hygiène ; ils essuient avec soin leur verre et leur fourchette au restaurant, et, lorsqu'ils sont en vacances, ils n'habitent que les hôtels du Touring passés au ripolin. Mais dans le compartiment récipient ils ne savent pas qu'ils respirent !

Si vous apportiez au milieu de cette intelligente wagonnée une cuvette pleine d'eau claire, et que vous munissiez chacun d'un chalumeau avec lequel il devrait aspirer, absorber puis rejeter le liquide avec la régularité d'un moteur et à raison de seize fois à la minute, il n'est aucun qui ne se refusât incontinent à continuer un exercice qu'il qualifierait avec raison de mal-propre. Cependant, que font-ils tous en leur caque close, sinon se contaminer mutuellement les bronches en reavalant ce que tous ont rendu ; en se rinçant intimement de rinçures banales, et en se substantant d'un air vicié, brûlé, pourri, — et cela à raison de quinze ou seize aspirations et exhalaisons par minute ? Ces gens-là ne peuvent-ils donc croire qu'à ce qui s'offre à eux sous des espèces solides ? Ils verraient l'eau bien vite trouble et nauséuse ; leur mentalité ne leur permet pas de concevoir une atmosphère délétère ! Voilà qui explique bien des choses... Mais pourquoi parler de progrès ?

Tout est dans tout. Les considérations qui précèdent aident à saisir plus profondément l'actualité. Une Ordonnance préfectorale du 23 mars enjoint aux Parisiens d'avoir à boucher les soupiraux des caves. S'il fût une chose vraiment édifiante, ce fût de voir avec quel empressement obéit le peuple des *Ordonnances* de Juin 1830 ! Je vous dis qu'on ne le reconnaît plus ! Ce fut une belle émulation à qui obturerait le plus vite et le plus rigoureusement toute issue à la ventilation possible des caves. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus en l'espèce, ou de la cruauté ignare de la prescription, ou de la stupidité servile de son exécution. Voilà un fier critérium ! S'il s'est agi de sonder la compressibilité du mont Aventin de la démocratie, on doit être fixé : il est à plat ! Citoyen syndicaliste, propagandiste du « mieux être », je te salue ! Tu es toujours un peu là, j'imagine. Voici des réceptacles de méphitisme dûment établis sous toute la capitale. Les enfants qu'on descend aux caves les yeux gonflés de sommeil, les innocents sans défense qui échapperaient à la pneumonie, désormais n'échapperont point à la diphtérie ou à la typhoïde. Les gaz asphyxiants ? Les Parisiens les font eux-mêmes !

ERMENONVILLE.

SUR UNE MORT

A Miss W... et M..., infirmières écossaises.

Une atroce souffrance était dans son regard d'enfant.
Il m'avait dit tout bas d'une voix lasse :
« Si j'avais mon fusil, ce serait bientôt fait ! »
Elle est enfin venue celle qu'il a tant appelée.
C'est fini.
Maintenant sous les draps il repose très pâle.
Et d'autres draps blancs ont été tendus autour de la petite salle.
A sa tête des drapeaux sont croisés,
On est venu poser des fleurs admirables et rares,
Et d'autres plus humbles, belles aussi
Et à ses pieds la grande couronne laide mais touchante des
[camarades.

Il a pu voir au moins le regard de sa mère,
Il a pu sentir sur son front moite et douloureux d'agonisant les
[baisers maternels.

Et je pense à là-bas !
Et mon être frémit d'horreur et de pitié
Pour tous mes frères de partout

Qui meurent crispés et saignants
En d'inférieures solitudes.

Et je revois sur le grand ciel, troublé des nuits,
Que déchire l'éclair cuivreux d'un brusque éclatement
Se mouvoir le groupe hâtif des camarades fossoyeurs
Et j'entends leurs chuchotements inquiets,
Et la pioche tinter parfois,
Et les pelletées qui retombent avec un bruit mat et lourd;

Et je revois aussi, alignés dans la boue des mornes collines,
Les cadavres attendant la sépulture.

Ils n'auront en ceux-là ni baiser apaisant, ni drap blanc, ni fleur.

Rien pour partir que l'épouvantable étreinte des « Pourquoi »
Et la morne des souffrances ;
Peut-être quelquefois un peu de furtive tendresse
Au cœur fiévreux et craintif des camarades.
Rien que cela, de la boue et des pierres.

Lucien JACQUES.

Mai 1916, à l'hôpital.

APPEL AUX AMIS

Voici bientôt six mois que notre vaillant organe la Voix des Femmes lutte pour répandre coûte que coûte des idées d'humanité et de raison. Nous voulons continuer...

Nous en sommes à notre vingt-cinquième numéro ; c'est dire quel courage il nous a fallu pour surmonter toutes les difficultés.

La hausse extraordinaire du prix du papier ; la mauvaise volonté de certains vendeurs qui cachent au lieu de le montrer notre cher petit hebdomadaire, la campagne sournoise faite contre lui par des confrères peu recommandables qui craignent sa franchise et sa propriété ; enfin sa mise à l'index par les Autorités.

En effet, notre journal est classé parmi ceux des journaux prétendus subversifs qui ne doivent pas avoir accès au front. Tout cela est normal.

Beaucoup de nos amis n'ont cessé de nous encourager. Nos chers collaborateurs habituels nous ont prodigué leur concours entièrement désintéressé.

Ce n'est pas encore suffisant :

Il nous faut un concours plus effectif...

Nos amis nous comprendront. C'est à leur bourse que nous faisons appel de façon très loyale.

Nous voulons vivre, parce que nous avons conscience de notre utilité ; nous pouvons même apprécier, par la sympathie qu'on nous manifeste, les heureux résultats de notre propagande.

Aussi, sommes-nous persuadés que nos amis, nos vrais amis qui le pourront, ne manqueront pas de nous adresser de quoi continuer notre belle tâche d'éducation et d'émancipation de la femme.

Faites-nous des abonnés !

Envoyez-nous de l'argent !!

Bon courage et Merci !!

(Les Forces Détournées).

N.-B. — Vu les nombreuses lettres qui ont répondu à notre appel, il nous est impossible d'en accuser réception à nos amis comme nous l'avions promis. Nous avons reçu à ce jour 545 francs. Merci à tous. — L. V. D. F.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAR et FILS, 12, rue Lagrange, Paris